

L'Arrière-Garde

JOURNAL LITTÉRAIRE LYONNAIS.

BUREAUX : rue Impériale, 52, à la librairie du Petit Journal. — Rédacteur en chef : Pierre DÉCHAUT.

LA CASERNE.

Vous connaissez la caserne de la Part-Dieu, qui peut loger une armée expéditionnaire, fantassins, cavaliers et canons ; traversez la grande cour où peut manœuvrer à l'aise un régiment au complet ; obliquez à gauche, quartier de la ligne, et montez au 2^e étage du premier bâtiment. Entrez à droite.

C'est une chambrée aux deux longues files de couchettes de fer ; au-dessus de chacune d'elles est pendu Azor, — Azor, c'est le sac ; — à côté sont d'autres effets, comme la capote, un pantalon rouge, etc. J'oubliais le pain sur la planche, la gamelle, le bidon, et une foule d'etc.

Sur la petite face du mur brille le râtelier où s'alignent les terribles Chassepots.

Il est nuit, la retraite a battu, l'appel est fait, les soldats sont, partie couchés, partie assis sur le lit à moitié déshabillés, causant, riant, jouant avec de mauvaises cartes crasseuses, ou avec un damier de papier, tout cela à la clarté douteuse de quelques chandelles qu'on mouche des doigts.

Dans le fond, vers la croisée, deux soldats, la tête sur le chevet, s'entretiennent.

— Bideau.
— Hein.
— Dors-tu ?
— Non.
— J'ai acheté l'Arrière-Garde.
— Qu'est-ce que c'est que ça ?
— Un journal littéraire, imbécile !
— Eh ben, Pinjus, lis voir un peu ce qu'il y a de nouveau.

— Je l'ai déjà déchiffré ; je te le ferai passer.

— Dit-il que nous allons entrer en campagne ?

— Il ne peut pas parler de ça.

— Ah !.... Notre député, tu sais, de chez nous, a-t-il fait un crâne discours sur la pêche aux écrevisses ?

— Il n'a pas le droit de s'occuper de ces choses-là.

— Notre député ?

— Non, le journal.

— Ah !.... Oh, dis-donc, qu'est-ce que l'Empereur a raconté au 2^e bataillon du 15^e régiment de la 4^e division du 1^{er} corps, au camp de Châlons ?

— Pas si bête qu'il en parle.

— Ah !.... Et Bismarck, est-ce qu'il a toujours l'intention de se faire ficher une taouille en Lorraine ?

— Tu crois que l'Arrière-Garde va le dire....

— Ah !.... Mais voyons, Pinjus, on parle d'une rentrée dans nos foyers respectifs.

— Muet là-dessus comme ta cartouchière, Bideau.

— Ah !.... je commence à croire que tu te fiches de moi, Pinjus.

— Pas le moins du monde.

— Alors qu'est-ce que ça blague donc tes journaux littéraires ?

— Eh bien !.... de tout, quoi !.... Des théâtres, des cocottes, du mal qu'on peut dire de monsieur un tel, des chiens enragés, et.... encore ne faut-il pas aller loin.

— Alors ils parlent de tout excepté de quelque chose.

— Ma foi, je n'en suis pas l'auteur, Bideau ; et puis si tu veux tant en savoir, il

faut lire les journaux politiques.

— Ah !.... A la bonne heure, au moins.

— Ils te donneront toutes les nouvelles que tu voudras : de Vaise, du Mexique, de Saint-Just, de la Chine, du régiment....

— Ah !.... Voilà ce que je comprends.

— Et le lendemain ils écriront que ce n'est pas vrai.

— Ah !.... Tonnerre ! c'est tous des bavards !

— Que veux-tu que j'y fasse ?

— Et moi ?.... Mais qu'est-ce que ça ferait que les journaux littéraires se permis- sent la même liberté ?

— Permissent ! Comme tu parles bien depuis que tu vas à l'école ! Suffit.... ça ferait qu'ils ne peuvent pas se la permettre.... per- mettre ! le diable t'emporte avec tes progrès !... Ils n'ont pas ce qu'on appelle de cautionnement.

— Qu'ils en fournissent.

— La question n'est pas là... Mais, vois-tu, Bideau, je crois à une chose. Sais-tu ce que c'est qu'un privilège ?

— Non.

— Je te l'expliquerai plus tard.... Je crois que les journaux littéraires frappent à la porte où loge cette particulière qui s'appelle Liberté.

— Ah bien, mon pauvre Pinjus, ils auront le temps de s'écorcher les doigts avant qu'elle ouvre !

En ce moment, le caporal de chambrée s'approche des lits :

— Bideau et Pinjus, dit-il, deux jours de clou pour avoir continué à parler nonobstant qu'on a soufflé la lumière.

Puis il se retire.

— Bideau, dit tout bas Pinjus, le caporal est

volère ; c'est demain la grande fête de l'autre, là-bas, à Paris, et tu sais qu'il relève toutes les punitions pour aller voir le feu d'artifice.

— Et le lendemain ?....

— C'est à recommencer.

PIERRE DÉCHAUT.

LA MI-AOUT.

C'est la fête des ouvriers en soie ; les ateliers dont la chaîne et la trame n'ont pas été trop mauvaises, et qui ne se sont pas trouvés en solde d'une manière exhorbitante, se permettent, ce jour-là, une petite réunion de famille et d'amis.

Réunion d'ouvriers, en style pur et simple, signifie repas ; entre la poire et le fromage, la coutume est de chanter. Voici la cantate qui sera dite dans tous les ménages en goguette ; nous l'avons retenue tant bien que mal à la répétition générale.

La voici :

Y a dix-huit ans que notre belle France
A reconquis le droit de ses plaisirs !
Depuis longtemps elle était en souffrance,
Les démoc-soc laissant peu de loisirs.
Mais dans la paix l'empire nous domine !
On vit alors le sexe mieux paré,
On vit fleurir la large crinoline,
Henry Murger fut aussi décoré !

Que j'aime à voir dedans les Tuileries
Notre Empereur avec son fils,
A côté de l'Impératrice,
Que c'est comme un bouquet de fleurs !

Ce fut le temps où tout se mit en fête,
Comme la robe on élargit l'esprit,
Et nos chapeaux nous parlaient en prophète,
Tables tournaient, sautaient comme cabri !

FEUILLETON DE L'ARRIÈRE-GARDE

L'HOMME QUI NE RIT PAS.

II.

— Bonjour, dit-il en entrant, et en refermant la porte derrière lui.

Le premier qui répondit fut Panpille, la plus gueleurde des chiennes spitz ; elle se mit à sauter, tourner, japper jusqu'à ce que madame Barnaba lui eut dit : — Allons, assez, allez coucher ! — Panpille partit au salon, où les enfants et Truchard étaient déjà revenus, et monta sur une chaise.

Madame Barnaba accompagna son mari, en lui demandant tout bas s'il n'y avait pas quelque chose de nouveau.

— Rien, fit-il. Et la mère ?
— Tu ne la vois pas ! La voici qui sort de son coin.

En effet, une petite vieille apparut entre la ruelle de deux lits où elle sommeillait à l'ombre, attendant la rentrée de son fils.

— Vous dormiez déjà, mère ? dit Barnaba.
— Oh non, pas tout-à-fait, fit la vieille ; comment vas-tu ? ajouta-t-elle en fixant sur lui deux petits yeux qui brillaient sous une cornette de la plus grande blancheur ; car Marianne (c'est son nom) était et semble toujours être de la campagne.

La question resta sans réponse par la raison qu'on entrain au salon. Barnaba joua l'étonnement, comme il est d'usage quand on veut faire croire aux autres qu'ils vous surprennent agréablement.

— Mais.... qu'est-ce que... ? balbutia-t-il.

Les enfants, un bouquet à la main, ne lui laissent pas le temps d'achever, ils s'avancent sur lui en colonne serrée ; Truchard reste debout contre le mur, roide comme une arrière-garde ; la mère sonne la charge en disant : — C'est ta fête ! ton anniversaire ! — Et la vieille Marianne, aux joues pommelées, regarde, souriante et heureuse ; un œil brille plus que l'autre, c'est qu'il a une larme ! — Laissons-les à leurs épanchements.

Barnaba est un homme de quarante ans, de taille moyenne, aux épaules carrées, au col court ; sa tête est belle d'aspect, son front est chauve, il porte seulement les favoris ; le reste du menton est soigneusement rasé, ce qui permet de faire le reproche à ses lèvres d'être un peu épaisses ; en revanche, le nez est parfait de forme, et les yeux quoique petits sont assez intelligents.

Enfant du peuple, il ne possède qu'une instruction élémentaire ; il est vrai qu'il l'a ornée de quelques connaissances puisées dans des livres de socialisme. Ce supplément de savoir manque en général, chez Barnaba, de base philosophique : la science sociale demande plus d'études qu'on ne le pense, et bien des gens croient avoir trouvé la solution d'un problème dans un amalgame de mots et d'idées, où deux parties essentielles manquent : la logique et le rationalisme.

Comme nous l'avons dit, notre homme est cordonnier ; par du travail, de la conduite et, disons-le, de la chance, il a pu se mettre quelque chose de côté.

On est donc en train de souhaiter la fête au père, les bouquets sont dans ses mains, cela le gêne, d'autant plus qu'il se baisse afin que les petits puissent l'embrasser ; s'il en fait tomber un ou deux, grand-mère Marianne les ramasse et les représente en disant : — Faites donc attention, folles, ça va tout s'abîmer. Ces enfants me

feront mourir dix ans avant mon terme ! Elle a soixante-cinq ans.

Les cadeaux aussi sont délivrés ; Barnaba, d'un grand sérieux, les examine l'un après l'autre : c'est une pipe d'écume que Pétrus a offerte, mais Barnaba ne fume pas ; c'est une paire de bretelles confectionnées par Cœlina, mais elles sont courtes de quinze centimètres pour les larges épaules du père ; voici des pantouffles, avec une simple pensée au milieu, brodées par Pauline, mais elles ne peuvent qu'à moitié couvrir le pied de Barnaba.

Truchard est toujours collé à la tapisserie. Quand il juge que son tour est arrivé, il se baisse, prend un objet à terre, enveloppé de papier jaune. — Disons tout de suite que c'est une bouteille de curaçao. — Truchard a une douleur à l'épaule gauche. Il place son cadeau sous le bras droit, et s'avance le dernier, sérieux, impassible, machant entre les dents le compliment qu'il doit faire ; puis quand il se sent à portée, le cœur battant comme un tambour, il dit :

— Patron... voyez-vous... eh bien, ma foi... on vous la souhaite bonne, longue, solide et accompagnée de plusieurs autres !

— Mon ami, répond Barnaba, tu es un brave et digne homme ; touche là !...

A ces mots, Truchard allonge la main droite ; patatras ! la bouteille de curaçao s'échappe, tombe et se brise sur le parquet. Un cri de chorale se fait entendre ; Cœlina et Pauline s'éloignent en relevant leurs robes, Pétrus rit et bat des mains. Barnaba balance la tête, grand-mère Marianne s'écrie qu'on va la faire mourir vingt ans avant son terme, madame Barnaba court chercher un torchon et un balai, et Truchard reste là, ahuri, immobile, les yeux fixés à ses pieds, comme un homme qui ne sait pas ce que cela veut dire.

De tous ces cadeaux, Barnaba ne profite d'aucun.

Bientôt tout est enlevé et essuyé, tant bien que mal.

— A table ! crie le maître cordonnier, à table ! Ce mot est enlevant, puissant, électrique ! On marcherait sur un carré de veau ! Il porte à l'âme et au ventre : on va donc rire, on va donc manger ensemble, on va chanter en chœur, boire en choquant les verres ! La table, c'est la joie de la famille surtout, la joie bruyante des enfants qui en tapent des mains ; c'est l'oubli des injures, le raccommodement des vieux mariés, l'accolade du créancier au débiteur, le début du poète, la pochade inspiratrice du peintre de mœurs, le point rose de l'horizon pour deux amoureux. L'air y a un autre parfum ; les visages, une autre figure ; on plaint ceux qui n'y sont pas, on voudrait aller chercher ceux qu'on a évincés. Les voisins sont pris de cette odeur de gaieté ; plus d'un, quand on festoyait de l'autre côté de son briquetage, en a payé à sa femme un litre et du jambon.

Le nouveau venu au monde n'est fini de baptiser que par un repas ; on ouvre doucement l'alcôve pour ne pas éveiller l'accouchée, mais afin qu'elle entende le bruit des couteaux, des fourchettes, d'une assiette qui se casse, le choc des verres, les propos qui se croisent, les chansons des vieux garçons, les romances des jeunes filles ; et la faible mère, heureuse et transportée de tout ce tapage qui casserait la tête à un cuirassier, dit tout bas : « Merci, messieurs, vous fêtez mon fils, merci ! cela lui portera bonheur ! »

— A table avait crié Barnaba. Tout le monde prend sa place, Cœlina à côté de Pauline, Pétrus vers grand-mère, Truchard modestement au bout de la table, madame Barnaba à côté de son mari. Le service étant complet, personne n'a à se déranger ; on commence le feu.

La première phase d'un coup de fourchette

De l'Amérique il vint de grandes choses
Que Lafayette n'aurait pas amenées.
Le spiritisme était couvert de roses,
Allan-Kardec remplaça Lamennais !

Dans les cités comme dans les prairies
On entendit fanfares, orphéons,
Et l'on chantait dedans les brasseries
Pour l'Empereur qui rayait des canons.
On était cent dont cinq jouaient du fifre
Dans les concours de Paris, de Lyon,
D'autres faisaient de la musique en chiffres,
C'étaient des gens de l'opposition.

Puis on eut tous de l'argent dans ses poches
Et l'on dansa comme on avait chanté.
Partout des bals, Rigolboches, Clodoches
Des bons Français y fêtant la gaité !
On vivait tous comme de très bons frères,
Dans cette paix la haine s'apaisa ;
Pour célébrer ces jours humanitaires
On entendit la voix de Thérèse !

On vit les rois de toutes les Autriches
Venir chez nous aux expositions ;
On bâtitait pour tous ces hôtes riches
Des grands palais coûtant des millions.
Quand Offenbach inventa sa musique,
Les autres rois sont encore mieux venus,
La France était comme la Grèce antique,
La belle Hélène y remplaçait Vénus !

Pour le bonheur tu nous donnes ton aide,
Gouvernement qui hâte le progrès,
Le pied plus vif foule en vélocipède
Le macadam et le pavé de grès.
C'est à nous tous qu'ils consacrent leurs veilles,
Les sénateurs, les académiciens,
Et les soldats qui font tant de merveilles

Que j'aime à voir dedans les Tuileries
Notre Empereur avec son fils,
A côté de l'Impératrice,
Que c'est comme un bouquet de fleurs !

MODÈLE DE DISCOURS

POUR DISTRIBUTION DE PRIX

M. le Procureur Impérial se lève et dit :

« Jeunes élèves,

« Vous allez paraître à cette barre et être condamnés, chacun selon vos mérites, à diverses punitions exemplaires, sans compter l'inévitable punition générale consistant en deux mois de privation des bienfaits du Lycée.

« Deux mois vous serez en dehors de la société ! En effet, qu'appelons-nous la société ? L'agglomération des citoyens jeunes ou mûrs, placés directement sous le contrôle et la surveillance de l'Etat et de la Justice ! Rentrant dans vos familles, vous serez exposés à manquer des services qu'ici nous vous ren-

tons, et vous échapperez à la bienveillance du ministre !

« Qu'avez-vous donc fait pour mériter cette punition insigne ? Vous avez travaillé de tous vos efforts à vous rendre savants et forts, prêts peut-être à manier cette arme littéraire qu'il ne faut que maudire et punir. Vous avez lu dans Tacite autre chose que du latin ! Vous avez dans la Logique pris des idées de libre examen !...

« Ah ! dans deux mois vous reviendrez, repentants, dans nos bras maternels, et vous comprendrez que pour toute votre vie il faut vous soumettre à la loi du progrès, dont les grands représentants sont ici devant vous, en insignes, et chacun portant son enseignement.

« Quant à moi, mon rôle est de vous dire que notre but est de former en vous des citoyens égaux, mais, ne l'oubliez pas, égaux devant la loi !

« La loi ! vous serez bientôt censés la connaître ; mais, par l'histoire contemporaine qu'on vous apprend depuis quelques temps, vous avez déjà dû voir quel grand rôle elle y joue.

« Je n'ai plus qu'un mot à dire. Vu les circonstances aggravantes de votre zèle à vous instruire dans la philosophie et la littérature, je demande contre vous tous une augmentation de peine d'un jour de congé ! »

(Acclamations générales.)

LES VACANCES.

Heureux enfants qui n'avez qu'une mère, venez chanter en butinant les fleurs ; flanquez-moi de côté votre grammaire grecque, Bezout, Reynaud, Cicéron et Tacite.

Voici les vacances !

Bien à vous de venir voir ce que nous faisons dans notre société d'hommes, société à vous inconnue, et qui vous fait rêver dans vos dortoirs durant dix mois du calendrier grégorien.

Libres de pensums, affranchis de devoirs pour la classe du lendemain, quand le silence précurseur du sommeil règne sur vous et autour de vous, la tête sur le chevet, les yeux comptant machinalement les poutrelles du plancher éclairées vaguement par la lampe tranquille, vous vous dites :

— Quand est-ce que j'aurai de la barbe !
Quand vous en aurez, cela vous coûtera

d'entretien 3 fr. par mois.

— Que je voudrais quitter cet uniforme de collégien ! et prendre l'habillement de ces jeunes messieurs frisés, gantés, pommadés, parfumés !

Eh bien, cela vous coûtera 500 fr. par an.

— Il me semble que je m'y vois ! du linge toujours blanc, des manchettes à boutons larges et dorés !

Mon écolier, je vous accorde 3 fr. 50 de blanchissage par semaine.

— Et puis j'irai déjeuner chez Maderni, dîner chez Antoine, souper à la brasserie Kléber.

Aimable ami, comptons. Déjeuner, 2 fr. ; dîner, 3 f. 50 ; souper, 1 f. 50. — Total, 7 f. par jour. Vous voyez que je vais à l'économie.

— Je veux avoir une jolie chambre avec canapé et fauteuils de velours rouge, et un lit à rideaux de gaz ; je la prendrai toute garnie pour pouvoir changer, sans avoir l'ennui de rentrer dans les mêmes meubles.

Une chambre de lieutenant-colonel, n'est pas ? — 30 francs par mois.

— Et je fumerai des Londrés.

Ça vous reviendra à 1 f. par jour.

— Quel bonheur de pouvoir inviter des amis et de leur offrir un punch, au moins une fois par semaine ! le mercredi, par exemple, c'est bon genre.

Ce sont 15 fr. qui vous sauteront au cou.

— Et puis... ma foi... si je pouvais avoir....

Halte-là, polisson !... Comptons, s'il vous plaît, ou comptez vous-même, n'avez-vous pas obtenu le deuxième prix d'arithmétique ?

Barbe	par an.	36 fr.
Habillement	»	500
Blanchissage	»	182
Nourriture	»	2548
Logement	»	1560
Cigares	»	365
Invitations	»	780

Total par an 5971 fr.

Et que pensez-vous faire pour couvrir cette dépense annuelle ?

— Papa m'a promis de me faire entrer au *Crédit Lyonnais* ; je gagnerai bien au moins 1200 fr.

Bravo ! mon ami, vous voilà en failite avant que d'avoir rien gagné ni dépensé.

Croyez-moi, venez en vacances, et, en embrassant votre bonne et douce mère, en butinant les fleurs que vous aimez, en chassant

les papillons qui vous fuient, étudiez un peu notre société à vous inconnue.

PIERRE DÉCHAUT.

LE CALVAIRE DE BAUDISSARD

DRAME EN DOUZE STATIONS

La scène représente un Golgotha privé, simple et de mauvais goût. Le crucifié Baudissard, obèse et chauve (qualités de l'homme sérieux), se promène, en robe de chambre, en monologuant tout haut :

I

Encore une nuit blanche !.. Quel cauchemar ! et tous les ans au 45 août c'est la même chose : un débordement périodique d'insomnies... Oh ! le supplice de la croix !.. — Voyons, quelle heure est-il ? six heures... Jacqueline ?

II

— Monsieur !

— Allez me chercher le *Moniteur*.

— Mais, Monsieur, les kiosques ne sont pas ouverts.

— Comment, pas ouverts, pas ouverts... mais c'est scandaleux, c'est immoral ! Il faut que les marchands de journaux se plongent dans toutes les orgies pour n'être pas dans leurs boîtes à cette heure-ci : c'est impossible ! Allez, péronnelle, allez chercher le *Moniteur*, j'ai besoin de ce papier dans mes poches ; on ne sait pas ce qui peut arriver.

III

Pas encore revenue... mais que fait donc cette fille ? Aurait-elle rencontrée l'armée française sur sa route ?.. mais non, la revue n'est qu'à sept heures. — Essayons, en attendant, ma future décoration.

Baudissard ouvre une armoire emplies de vêtements ornés d'un large ruban rouge. Il passe un habit décoré et va jouir de l'effet devant une glace.

IV

Comme ce brimborion rouge fait bien sur la redingote d'un homme qui se respecte !.. J'en ai fait mettre à toutes mes flanelles : c'est peut-être une faiblesse, mais je ne veux pas pouvoir seulement changer de linge sans me prouver à moi-même mon mérite éclatant.

V

C'est cet intrigant de Godiveau qui sera vexé en me voyant décoré... Godiveau qui s'imagine avoir mérité la décoration parce qu'il est abonné depuis quinze ans au *Moniteur*, la croix en prime, quoi ! Il faut être borné comme un Godiveau pour avoir de pareilles prétentions... Peuh ! s'il ne suffisait que de donner l'exemple de l'abonnement !.. — Godiveau n'a rien fait,

est silencieuse, il faut radouber et calfeutrer le bâtiment, et puis quand le navire est assuré contre les voies d'eau, on l'emplit de bonne humeur et l'on fait voile dans les régions de la joie. Ce n'est pas qu'il fut question ici d'un repas proprement dit : tout étant préparé d'avance, rien ne craignait de se refroidir.

Barnaba aussi était froid, il paraissait préoccupé, et portait peu d'attention à ce qui l'environnait. Cependant c'était sa fête, ou plutôt l'anniversaire de sa naissance ; il était né le 23 février 1808, à 2 heures 44 minutes du matin. En général, on naît et meurt au milieu de la nuit, il semble que les deux portes palières de la vie sont au fond d'une allée obscure qui aboutit à deux inconnus.

— Truchard, dit Barnaba, vous ne mangez pas.

Truchard, qui est devenu encore plus dur d'oreilles depuis son accident, ne répond rien.

— Monsieur Truchard, crie de toutes ses forces madame Barnaba, si vous n'aimez pas le salé, voici du veau froid... il est bon, bien bon !

— Oh ! madame, répond enfin le brave homme qui a à moitié entendu, oui, le veau... je l'ai toujours dit, c'est ce qui fait les meilleures empeignes.

Et tout le monde de rire, grand'maman et petites filles, Pétrus et madame.

— Silence ! s'écrie le maître cordonnier, en dressant la tête d'une façon terrible, qui paralyse les lèvres de tous, silence ! mille tonnerres !... Vous riez d'une infirmité quand vous devriez la plaindre ! Il faut rire aussi d'un aveugle qui se cogne le nez contre un mur ; il faut rire d'un muet qui, malgré grimaces et contorsions, n'a pu se faire comprendre de vous ; il faut rire d'un boiteux, et marcher derrière lui en chantant en cadence 77... 77... 77...

— Mon ami, observe madame, nous n'avons pas voulu....

— Oh ! je sais bien, continue Barnaba, que l'on est plus vexé d'un défaut physique que d'une plaie morale, parce qu'on peut cacher cette dernière ; et que le bossu, le borgne, promènent leurs difformités au jour et en paraissent honnêtes....

— Mon ami, reprend madame Barnaba, je t'en supplie !... tu nous fais toutes pleurer !...

— Vous seriez donc de ces gens qui, voyant en hiver tomber quelqu'un sur la glace, commencent à éclater de rire avant de songer à lui tendre la main et à lui demander où il s'est fait mal !... — Allons, je sais bien que vous n'êtes pas.... Voyons, n'en parlons plus.... j'ai eu tort.... Que diable ! aussi vous vous fidez à rire, là, comme un tas de petites bêtes !... Mère, mangez donc !... Et vous, Pauline, que je vous voie pleurer !... Cœlina, parle-lui donc enfin !...

Tenez, voulez-vous que je vous dise ?... Eh bien, c'est moi qui ai tort, là... femme, pardonne-moi... Truchard ! à notre santé ! sacrédieu ! et si nous ne pouvons pas tout boire, oublions tout !

Il dit et lève son verre d'un air de commandement ; tout le monde l'imita ; Truchard, de joie, a rempli le sien jusqu'au bord ; les larmes pendent encore aux joues, mais le sourire éclaire les visages. C'est comme un rayon du soleil qui surprend les gouttes de pluie.

— A la santé du père ! s'écrie-t-on en chœur.

— A la vôtre, à tous mes amis ! répond Barnaba, à la santé des bien portants, pour qu'ils ne la perdent pas ; à celle des infirmes, pour qu'ils la recouvrent.

En cet instant, on frappe à la porte. Les enfants font la moue, les femmes une espèce de grimace : on n'aime pas être dérangé quand on est en fête, on inspecte la table d'un rapide coup d'œil, qui semble dire : nous n'avons cependant oublié personne, tout le monde est présent. — Toutefois, si quelqu'un frappe, il faut ouvrir.

Madame Barnaba prend un flambeau et se di-

rige vers la porte. On fait silence. Puis on entend cette exclamation : — C'est monsieur Picollet !

Alors s'avance un homme maigre, sans barbe, au nez pointu, aux yeux faux comme Judas, se balançant, souriant, saluant à droite et à gauche, tenant d'une main un chapeau dur, au fond duquel est un petit paquet blanc, et de l'autre un bouquet de fleurs fanées, entremêlées de brins d'herbe sèche.

Il paraît à la porte du salon, et fait un plongeon des plus sacristains ; tout le monde se lève à demi, sans rien dire, et se rassied aussitôt ; grand'mère Marianne lui expédie deux yeux qui brillent tout noir.

— Monsieur, dit Picollet en s'adressant à Barnaba, il eut été impossible à l'amitié qui nous lie de m'abandonner en cet instant si cher à mon cœur ; l'amitié d'un grand homme est un bienfait dont la culture doit être aussi soignée que l'a été celle des fleurs que je vous offre, veuillez les accepter moins pour ce qu'elles valent, que comme l'emblème de la pureté des sentiments qui m'animent, et qui ne partiront pas en fumée comme celle des cigares dont vous voyez l'humble paquet au fond de mon chapeau, et qui vous sont également destinés.

— Monsieur, répond le bottier, veuillez vous asseoir. Femme, approche une chaise.

Picollet s'assied, pose sur la nappe le paquet de cigares, s'empare d'un verre qu'on vient de lui apporter, le vide, et se met à manger comme un goinfre. Barnaba a jeté derrière lui le bouquet de vache ; Panpille s'en amuse. Et l'on recommence de plus belle à dévaliser la table : Cœlina et Pauline jouent aux dragées, Pétrus se bourre de confitures, les autres s'attaquent au dessert, et Truchard, tout en buvant, cherche dans sa mémoire une chanson de Béranger.

Tout-à-coup Pétrus s'écria :

— Oh papa, regarde Panpille, comme elle est drôle !

Tous se retournent. Panpille est au milieu de la chambre, balançant sur ses quatre pattes, tournant la tête par ci par là, ouvrant la gueule et faisant des efforts, la queue entre les jambes ; quand elle veut faire un pas elle tombe et a de la peine à se relever.

— Elle est empoisonnée ! exclame-t-on.

— Vite de l'huile et du tabac, dit la grand-mère.

Picollet offre sa tabatière qu'on vide dans une tasse d'huile ; Truchard, une serviette sur les genoux, prend la bête qui tourne presque l'œil, et lui ouvre de force la gueule pour y introduire le contre-poison. Au moment où l'on va verser la liqueur, Truchard lâche brusquement le museau ; une vapeur parfumée lui est montée aux narines.

— Elle n'est pas empoisonnée ! crie-t-il, elle est soûlée, la garce !

En effet, on se convainc que Panpille a léché sous la table soigneusement une trainasse de curaçao qu'on n'avait pas épongée. Tout le monde en rit, on se rassied ; on place Panpille dans sa balle, Picollet met dans sa poche quatre cigares, et l'on prie Truchard de chanter.

Le goret, qui n'attend que cela, ne se fait pas prier : il se passe le mouchoir sur le front, tousse, crache, promène la langue autour des lèvres, et ouvre la bouche au milieu d'un grand silence....

On frappe trois coups secs à la porte ! Stupéfaction générale ! — C'est Barnaba qui va ouvrir. Un homme à barbe et en blouse lui donne un billet non cacheté, en lui disant : — Il y a du nouveau. — Puis il part. Le billet est ainsi conçu : « Ce soir, à onze heures, apportez des fonds, de l'exactitude et du courage. »

La signature est un triangle, avec un œil au milieu.

P. DÉCHAUT.

(La suite au prochain numéro.)

— i, tandis que moi, moi je... j'ai... enfin, moi, suis Baudissard.

VI

Jacqueline entre un journal à la main : Baudissard s'en empare avec ivresse :

— Malheureuse ! Qu'est-ce que c'est que ça ! *Echo agricole!*... mais, fille dénaturée, qui est-ce qui vous a prié d'ach...

— Dam ! Monsieur, le *Moniteur* n'était pas arrivé, j'ai pris celui-là en attendant pour faire prendre patience à Monsieur.

VII

Baudissard déchire l'Echo agricole avec rage et en très petits morceaux. — Jacqueline l'épouse doucement.

VIII

Baudissard s'arrête, farouche :

— Avez-vous mis les drapeaux, péronnelle ! — Oui, Monsieur, deux à chaque fenêtre, comme vous me l'aviez dit.

— C'est bien, prenez des ailes, sotté.

IX

Huit drapeaux ! C'est que je ne lésine pas, moi... et quels drapeaux ! Ce n'est pas mesquin comme chez Godiveau : deux mètres carrés de plus !... Je ne mesure pas mon enthousiasme, moi ! Après ça, si on ne me décore pas, c'est que le Gouvernement ne sait plus distinguer les hommes supérieurs.

X

— Jacqueline ?

— Monsieur.

— Les lampions ! avez-vous préparé les lampions ?

— Oui, Monsieur, seulement Monsieur en a trop acheté, ça ne pourra jamais tenir tout sur les fenêtrés.

— Eh ! bien, vous distribuerez le surplus aux indigents bien pensants. — Allez me chercher César, que je le fasse répéter.

Baptistine sort et rapporte un perroquet.

— Allons, César, dites bonjour au maître.

Le perroquet César, glapissant. — Nous voulons l'ordre et la tranquillité. Vive l'empereur ! Vive l'Impératrice ! Vive le Prince Impérial !

— C'est admirable !... et dire que j'ai réussi à lui apprendre ça en un mois. J'ai mon idée ; j'invite les autorités à dîner, on entend mon perroquet, on en parle... et il n'y pas de doute que je n'arrive aux plus hautes dignités.

César interrompant. — Nous voulons l'ordre et la tranquillité.

— Assez... Cet animal a trop de zèle. — Jacqueline, allez voir aux kiosques maintenant, le *Moniteur* doit être arrivé. (*Jacqueline sort.*)

XI

Jacqueline, le Moniteur à la main :

— Ah ! Monsieur, le voilà cette fois.

Baudissard se précipite sur le journal et l'ouvre fébrilement :

— Ah ! enfin... O ciel ! que vois-je !... affreux vertige... Godiveau ! Godiveau décoré !... et moi... rien... rien... Ah ! j'en mourrai !...

Il tombe sur une chaise et écrase le perroquet : Tableau.

XII

— Monsieur, Monsieur, voilà le marchand de rubans qui apporte sa facture.

— O ironie ! ô rage !... je ne la paierai pas... ces rubans sont mauvais teint, la couleur passe. (*Il porte une main sacrilège sur ses flanelles décorées.*) — Jacqueline, ôtez les drapeaux, vous en ferez des torchons... Ah ! on ne me décore pas... Jacqueline, apportez les lampions que je les pile, que je les broie !...

— Et le perroquet, Monsieur ?

Baudissard, sombre. — César... César... Je le mangerai !

EMILE ORY.

LE PÈRE THOMAS

L'autre jour, chez un bouquiniste du Gourguillon, j'ai trouvé entre un Boissieu apocryphe et un Callot suspect, un portrait lithographié représentant le père Thomas, d'après Claude Jacquand.

Le père Thomas ! Ce nom doit éveiller bien des souvenirs chez les vieux Lyonnais, car la génération de 1830 lui doit ses meilleures joies d'enfance.

C'est, je crois, un des types les plus cu-

rieux des bohèmes qui aient jamais promené leur libre et joyeuse fantaisie au grand soleil.

Le père Thomas avait une rubiconde et joviale figure : le nez un peu gros et riche en couleur, signe distinctif des chevaliers de l'ordre de Bacchus, l'œil brillant et plein de finesse, et son rire franc s'épanouissait largement sur sa face rabelaisienne.

Sa vieille redingote noire, cirée et toute ridée de plis, son chapeau dont le feutre chauve trahit l'âge respectable, lui donnent dans le portrait que j'ai sous les yeux, une vague ressemblance avec Gnafron, le populaire compagnon de Guignol.

Le père Thomas exerçait ses talents, à Lyon, de 1820 à 1830 environ.

A cette époque, le quartier des Brotteaux, aujourd'hui si peuplé et si vivant, n'était guère qu'un vaste amas de terrains vagues, presque au niveau du Rhône, et où s'élevaient ça et là quelques baraques, que la première inondation du fleuve emportait.

Sur le cours Morand, à gauche, s'ouvraient deux jardins publics : le jardin Montensier et le jardin Chinois.

Le jardin Chinois consistait en une vaste cour où végétaient quelques maigres arbres, et où l'on dansait l'été ; — au fond de la cour il y avait un théâtre.

Ce théâtre était dirigé par Mourguet, le père de Laurent Mourguet, créateur de notre Guignol lyonnais : — Laurent Mourguet et sa femme y jouaient les premiers rôles dans des pièces primitives où le pathétique s'alliait à la farce, dans les *Barbareaux* par exemple, et dans de noirs mélodrames, écrits dans le style emphatique, ampoulé, de l'Empire.

Le violoniste Thomas, lui, composait tout l'orchestre du théâtre.

Le prix d'entrée au jardin Chinois était de trois sous ; avec vingt-cinq centimes de plus, on allait aux premières : une façon de parterre avec des bancs de bois.

Ce théâtre en plein vent, où l'on jouait en plein jour, avait un public spécial d'enfants comme le théâtre Joli, aujourd'hui ; aussi la présence du père Thomas excitait, au parterre de bambins, des joies bruyantes ; il remplissait les intermèdes en chantant la *Belle Bourbonnaise* ou quelques autres vieilles chansons qu'il chevrotait un peu en s'accompagnant sur le violon. Puis il avait tout un répertoire de grimaces, de mines et de farces comiques, qui ravissait son jeune auditoire, et il faisait à lui seul presque tout le succès de cette petite scène.

Plus tard, il se démit de ses fonctions d'orchestre complet, et vint à Bellecour ; tantôt avec son violon, vendant des chansons, et rompant la monotonie de la vente par quelque gaie repartie aux acheteurs ; tantôt avec une de ces tables pliantes d'escamoteur, et exécutant des tours de gobelet. Il était assez adroit dans cette dernière spécialité et savait en même temps amuser et éblouir son public.

Il avait entre autres, son tour des *Œufs* qui causait toujours une vive satisfaction aux spectateurs.

Il faisait sortir d'une petite boîte magique successivement trois œufs, qu'il faisait semblant d'avaler : le premier œuf était noir, le second, blanc, et le troisième... — c'est ici que le tour avait quelque attrait... — le père Thomas avant de le faire sortir de la boîte, regardait avec affectation autour de lui, prenait des attitudes mystérieuses, et finissait enfin par montrer un œuf tricolore ! mais qu'il cachait bien vite. On doit se rappeler, en effet, qu'à cette époque, les couleurs de l'Empire étaient sévèrement prohibées par les Bourbons, et qu'il fallait à Thomas une certaine hardiesse pour accomplir ce tour en plein jour pour la plus grande joie des grognards d'Austerlitz.

Le père Thomas, ai-je dit, était un bohème et vivait en bohème, du moins dans ses dernières années : — il s'était marié et fut quelque temps assujéti à la vie de famille ; il eut même une époque de splendeur relative, il devenait riche, mais le bonhomme se vit trompé, dépouillé par ses gendres mêmes. Las de cette vie d'intérieur toute d'amertume pour lui, il reprit sa libre et joyeuse existence d'autrefois.

Il logeait, *prenait pension*, dans une gargotte invraisemblable de la Guillotière, que la pioche des démolisseurs a renversée, il n'y a pas encore bien longtemps.

On traversait, pour y arriver, une cour jonchée de tessons de bouteilles et de débris de vaisselle baignant dans des flaques d'eau ; on descendait trois ou quatre marches et l'on se trouvait dans une grande salle noire et enfumée : c'était là le rendez-vous des

chiffonniers, des camelots et des bateleurs.

Le milieu de la salle était occupé par une longue table où étaient creusées dans l'épaisseur du bois des assiettes ; à côté de chaque assiette, une chaînette de fer rivée à la table retenait une cuiller d'étain ; au milieu de la table, dans toute sa longueur, passait un long cornet, muni, devant chaque assiette, d'un robinet : c'était là qu'on mettait le bouillon ; chaque habitué apportait son pain, le découpait dans l'assiette de bois et ouvrait le robinet pour tremper cette soupe réaliste.

Si fantaisiste que paraisse l'intérieur de cette gargotte, je garantis que ces détails sont de toute authenticité.

C'était là l'hôtel du père Thomas.

J'ai cru devoir cette résurrection, d'un article, à cette figure lyonnaise d'une haute originalité. Si vous n'avez pas connu le violoniste Thomas, lecteur, parlez-en aux vieux parents, et ce nom bien connu d'eux, amènera sur leurs lèvres le sourire ému d'un bon et gai souvenir.

Thomas était à son époque et pour son public un grand comique, il ne serait plus qu'un pauvre racléur de guinguettes.

Ses bonnes vieilles chansons naïves feraient bailler maintenant, ses traits comiques et ses innocentes railleries s'émousseraient devant un public blasé auquel il faut des distractions plus épicées.

Thomas mourut à l'hôpital.

Lui, si amoureux de soleil et de bon vin, se coucha dans la salle, — aux tiédeurs écœurantes, — des malades pauvres ; la tisane fade acheva de noyer sa pauvre voix tremblotante, et le drap banal de l'hospice recouvrit comme un linceul, sa gaieté morte.

NIGEL.

PROFILS PERDUS

II.

CRÉPET.

Au quinze août je ne puis entendre
Des canons en fête le pet,
Sans que revienne à mon cœur tendre
Votre souvenir, ô Crépet !

C'était un homme doux, tranquille,
Un homme simple et de bon goût ;
On prétend même que la ville
Ne le connaissait pas du tout,

Obscurité que l'on respecte !
Mais on apprit, un beau matin,
Que monsieur Crépet, architecte,
Avait fini son Saint-Pothin,

Avec des colonnes en pierre
Sur le devant, — au sud, au nord,
Des ailerons, — et, tout derrière,
Un clocher posé sur le bord !

Son œuvre était si belle, en somme,
Se tenait si bien sur ses pieds,
Qu'il fut aussitôt, le cher homme,
Nommé commandant des pompiers.

Il le fut longtemps, pour sa gloire
Et celle de cette arme-là
Qui restera dans notre histoire,
Grande, sur l'air : zimlaïla !

C'était en ces moments propices
Pour un cœur simple et de bon goût
Où sur les terrains des Hospices
Se brûlaient vingt maisons d'un coup.

Pourtant il manquait quelque chose
A cet homme doux mais rêveur.
Las ! ici-bas tout n'est pas rose ;
Il rêvait la rouge faveur,

La faveur rouge qui s'accroche
A la ganse de l'habit noir !
Oh ! son cœur battait, à l'approche
Du quinze août, d'un fiévreux espoir.

Il lisait, relisait les phrases
Du *Moniteur* officiel.
Un jour... Oh ! toutes les extases,
Toutes les extases du ciel !

Décoré ! Mais le destin trompe.
Il en mourut trois jours après.
C'était trop de bonheur ! — Sans pompe,
Crépet, dormez sous le cyprès...

Vous devez être, l'un et l'autre,
Au paradis auquel je crois,
Vous et Saint Pothin, votre apôtre,
Morts tous deux martyrs de la Croix !

PIYOINE.

BLAGUES DU POSTE

Des gens indignes de foi prétendaient avoir vu, samedi dernier, un chien enragé dans les rues de la ville.

Ils avaient même fait courir ce quatrain médisant :

Quel os impur a-t-il rongé,
Ce chien au minime mérite,
Braque qui se dit enragé
Et qui ne craint que l'eau bénite ?

Mais on nous assure que ce n'est qu'un canard atteint d'hydrophobie.

☪

M^r de Bonald vient, dit-on, de faire un don au cabinet de physique de la future école des hautes-études ecclésiastiques. Il a expédié une collection d'instruments construits sur les modèles de ceux dont se servait Torquemada, pour démontrer l'élasticité des corps.

☪

M. Jouve, récemment nommé chevalier de la Légion-d'Honneur, vient de partir à Rome pour faire bénir sa croix par le Saint-Père.

Il compte faire douze stations pendant son voyage.

Un vrai chemin de la croix !

☪

Pendant ces dernières chaleurs, Calino, — pas bête, — s'est fait marchand de glace. L'autre jour, on vient lui en demander 10 kilogrammes.

Calino pèse la glace : il s'en trouve 11. Alors Calino, paresseux, de s'écrier : — Ma foi, il ne vaut pas la peine de sortir le surplus ; je m'en vais attendre qu'il y en ait un kilog. de fondu.

☪

On nous apprend que M. d'Herblay a l'intention de compléter la collection des muses-paratonnerres qui ornent le fronton du Théâtre-impérial.

Seulement, il a l'embarras du choix ; il hésite entre deux muses :

1° La Muse de l'Amitié : — le lierre étant l'emblème de l'amitié, ce serait la muse-lierre

2° La muse du mariage : — la corne-muse.

Nous lui conseillons de choisir la seconde. Elle est plus répandue.

☪

Le vice-roi d'Egypte, désireux de procurer à ses illustres hôtes tous les plaisirs orientaux, lors de l'inauguration du canal de Suez, va faire mettre en réquisition tous les chameaux de ses Etats.

Si le nombre n'est pas suffisant, il est décidé à en emprunter à notre belle France.

☪

Sa Sainteté Pie IX a décidé, nous assure-t-on, que cette année, la fameuse Rose d'or serait expédiée à la grande duchesse de Gêrolstein.

LES CHACALS

BALLADE.

Dans l'immense, l'immense cimetière désolé, le cimetière rouge du crime, gisent les assassins sans tête et les victimes hachées.

Tous les arbres, même les cyprès, ces amis des morts, refusent leur ombre funèbre à cette terre horrible, qui suinte le sang.

~~~~~

Des hommes de proie viennent là, qui grattent et grattent sans relâche le sol rouge, et quand, dans leurs fouilles dégoûtantes, ils ont déterré quelque éclatant et hideux accablément de cadavres, quand ils ont trouvé quelques crimes inouis et oubliés, ils lancent leurs anges noirs.

~~~~~

Les anges noirs vont, planant dans les cieux de pourpre, et sonnante dans les trompettes sonores, sonnante la réclame. Ils crient aux innombrables affamés : ASSASSI-

NATS, EMPOISONNEMENT, INCESTE, VIOL, PAR-
RICIDE, INFANTICIDE, MASSACRE !

Et les affamés, innombrables, assiègent le
cimetière immense et désolé, le cimetière du
crime où les hommes de proie fouillent la
terre rouge.

Tous les faméliques apportent leur obole,
en demandant la pâture :

Les misérables, hâves et amaigris, calcinés
par l'alcool, avertis, machant leur chi-
que, ont des yeux de flamme en voyant ces
violeurs de tombe, et leur hurlent : « Des
crimes ! des crimes ! »

Les misérables, hâves et amaigris, aux-
quels il faudrait le pain sans plâtre, le vin
sans drogues, et les saines, les fortes et sim-
ples lectures qui retrempe l'âme.

La meute des crevés, avortons rachiti-
ques, qui n'ont plus ni sang, ni cœur, les
crevés dont les os cariés s'entrechoquent
lugubrement sous leur flanelle, les crevés,
blêmes et éreintés, crient : « Des crimes !
des crimes ! »

Et les femmes, et même les jeunes filles,
curiosités infâmes, viennent toutes enfié-
vrées, et les yeux ardents et demandant, hé-
las : « Des crimes ! des crimes. »

Les frères jeunes filles, aux pâleurs rav-
issantes, qui ne devraient rêver qu'aux
chastes et vaporeuses amours ; les femmes,
les femmes qui songent aux passions terri-
bles et brutales, aux amours adultères, quand
elles ont les saines et solides amours du ma-
riage.

Et les hommes de proie font suer l'or à
l'exécration curieuse de la multitude en dé-
lire : ils arrachent aux cadavres exhumés
leurs suaires ensanglantés ; ils galvanisent
les chairs putréfiées ; ils insistent à tous ces
corps raidis une vie factice, et ils leur font
rejouer la première et terrible tragédie ; ils
éternisent le spectacle du crime.

Ces cupides n'ont plus la pudeur de lais-
siser dormir, dans l'oubli des tombes, tou-
tes ces monstruosités fatales.

Car leur public, qu'ils ont dépravé, n'aime
plus maintenant que les choses pourries.

Allez, allez, sinistres hommes de proie,
dans l'immense, l'immense et désolé cime-
tière, le cimetière rouge du crime, où gisent
les assassins sans tête et les victimes ha-
chées, et jetez-en les ignobles lambeaux aux
chacals avides qui les happent et s'en gor-
gent avec ivresse.

EMILE ORY.

LES RELIGIONS SONT-ELLES UTILES ?

Nous avons besoin de dire, en continuant
cette étude, que nos appréciations sont toutes
philosophiques, et que nous puisons dans
l'histoire les preuves qui nous sont nécessai-
res ; nous respectons les opinions honnêtes
tout en les attaquant par leur côté faux :
c'est du reste la tâche et le devoir de tout
critique moraliste.

Après avoir, dans notre dernier article
« Foi et Raison, » parlé des divisions, des
guerres et des crimes, que les diverses reli-
gions ont causés dans le monde, raconté le
grand nombre d'hommes qu'elles ont fait pé-
rir par le glaive et le bûcher, *ad majorem Dei
gloriam*, nous ferons appel aux âmes les
moins sensibles, aux cœurs les plus durs,
s'il est possible de ne pas se sentir soulevé
d'indignation et d'horreur en face de cette
montagne de cadavres, de cet océan de sang
répandu pour les intérêts des religions et
de leurs prêtres !

Certaines gens prétendent que les reli-
gions sont utiles et nécessaires et, de même
que Voltaire disait que « si Dieu n'existait
pas il faudrait l'inventer, » ces messieurs
prétendent également que s'il n'y avait

point de religions il faudrait en inventer
une.

Entre parenthèses : supposons qu'il n'y ait
plus de cultes sur la terre et qu'on éprouve
le besoin d'en implanter un, quelle serait la
base philosophique de son dogme ? Quelle
lithurgie admettrait-il ? Serait-il édifié sur la
contradiction, le libre examen, ou sur la
croyance ? Comment établirait-il sa tradi-
tion, car il en faut une, il faut un commence-
ment, une création, une histoire enfin ? —
La solution de ce problème embarrasserait
évidemment les théologiens de toutes les
chapelles possibles, et nous croyons qu'on
aboutirait à une complète abstention tout
simplement. Reprenons.

Qui n'a pas entendu ce refrain chanté sur
tous les tons par une foule de gens : « Nous
savons bien que tout ce que les religions en-
seignent n'est pas entièrement vrai ; mais
ne faut-il pas aux peuples une croyance d'au-
tant plus salutaire qu'elle est appelée à con-
tenir les mauvaises passions et à maintenir
l'obéissance ? »

Examinons les raisons que donnent les
partisans sur l'utilité et la nécessité d'un
culte quelconque.

Comparons entr'elles les nations où les
religions dominent et gouvernent pour ainsi
dire, avec celles qui n'en ont que peu ou
pas eu ; et examinons si dans ces dernières
les peuples sont plus tempérants, moins en-
clins aux passions égoïstes et brutales, plus
justes, et si leur état social est plus grand,
plus prospère, s'ils sont moins déchirés par
l'anarchie que les premières.

Le résultat de la comparaison des peu-
ples religieux et irreligieux ne nous confirme
nullement dans l'idée utilitaire et nécessaire
d'une religion ; en effet, nous voyons, sans
beaucoup de peine, que là où dominent les
prêtres, irmans, dervis, santons, etc., les
peuples sont dans l'avitissement, l'abjection,
livrés au brigandage ; que l'industrie est chez
eux moins développée, que la richesse de
production, la richesse du sol, le bien-être
moral enfin sont moins grands ; que l'igno-
rance et la paresse y règnent et qu'elles y
sont même recommandées.

Là, on enferme des jeunes gens des deux
sexes dans un tombeau appelé cloître, où
ils végètent dans l'oïveté ; ici, c'est le dogme
de la Fatalité, ce préjugé stupide qui oppose
un obstacle entêté aux progrès de la civili-
sation. L'état habituel de ces peuples est la
mendicité, le pillage, le vol.

Prenons Rome pour exemple. Rome libre
devient aussi grande que le monde connu ;
Rome chrétienne se fait garder par l'étran-
ger tant elle est faible en elle-même. Rome
libre, païenne, sans religion, communique à
l'Univers ses propres vertus aux facultés :
noblesse, fierté, richesse, courage. Rome re-
ligieuse tombe dans la décadence ; ses mai-
tres et ses tyrans lui sont donnés par une
secte, elle est mendicante, vile est rampante :
demandez-le plutôt à l'histoire de l'empire
d'Occident.

L'Egypte populeuse et savante possédait
une bibliothèque de plus de 700 mille volu-
mes, nombre énorme pour le temps où nous
vivons, et fabuleux à une époque où l'im-
primerie n'existait pas ; elle fut brûlée par les
chrétiens, oui par les chrétiens ! et non par
les Turcs, ainsi qu'on l'a toujours raconté :
ces derniers, du reste, eussent été capables
de ce mémorable auto-da-fé.

L'Egypte est aujourd'hui presque déserte.
Les villes de Ninive, Sidon, Babylone,
Thèbes, Memphis, Jérusalem, Tyr, Gaze, Be-
ryte, Ascalon, Palmyre, qui possédaient des
richesses immenses, où régnaient les arts et
la civilisation à un haut degré, où florissaient
les sciences, sont tombées.

Et les peuples qui habitaient ces grandes
cités du temps de leur opulence, étaient
pourtant des idolâtres. Comment se fait-il
que les élus de Dieu comme le chrétien, le

mahométan, etc., qui aujourd'hui habitent
ces contrées, n'en fassent que des ruines ?

C'est que les premiers, au lieu de baser la
morale sur des chimères telles que l'idée de
Dieu, ou cause première (qui est inconnue à
nous aussi bien qu'aux docteurs en théolo-
gie), ils les basaient sur la véritable connais-
sance de la nature de l'homme et de ses rap-
ports qu'il doit avoir en société avec ses sem-
blables, c'est-à-dire sur les lois naturelles.

VICTOR ROBEZ.

(A suivre.)

LE DIABLE DE MARGNOLE

Par Pierre DÉCHAUT.

IX.

TRIBUNAL CORRECTIONNEL DE LYON.

Présidence de M. FRANÇOIS.

Suite de l'audience du samedi 4 décembre 1847.

LE DIABLE DE MARGNOLE. — DÉMONOMANIE (1)

Premier témoin. — M. Moutardier, commis-
saire de police : Toutes les nuits, de huit heures
et demi à neuf heures, on entendait chez Denis
des cris effrayants ; cela inquiétait les voisins.
Je fus chargé de visiter la maison et d'examiner
avec deux médecins la fille qui se prétendait
possédée du diable. On nous montra la fille Au-
berger. Elle portait sur le corps des traces de dis-
cipline, elle avait aux mains des clous entrés
dans les chairs, la langue et les seins percés. Elle
nous déclara que le diable lui parlait, qu'elle
entendait de grands sifflements, que cela lui
arrivait tout-à-coup. La perquisition n'apporta au-
cune découverte. On me déclara que la fille De-
nis étant absente, une des élèves avait couché
avec Marie Auburger. Elle se plaignait d'avoir
été tourmentée toute la nuit ; on lui arrachait
ses couvertures ; le diable s'était mis sur elle, lui
avait parlé et lui avait mis les doigts dans les
yeux. Cette jeune personne fut visitée par les
médecins ; ils reconnurent, en effet, aux yeux
des traces d'inflammation. Toutefois, je dois
dire que cette fille avait depuis longtemps une
maladie ophthalmique.

M. le président : Donnez-nous quelques dé-
tails sur les lieux.

Le témoin : La maison a deux étages. Au pre-
mier se trouve le dortoir où couchent toutes les
ouvrières ; au bout, et en communiquant avec
le dortoir, se trouve la chambre de la demoiselle
Denis, dans laquelle couchait Marie Auburger.
A côté, se trouve la chambre du sieur Denis,
pouvant communiquer avec l'extérieur au moyen
d'une porte placée sur une terrasse à laquelle on
pourrait arriver du jardin par une échelle.

D. Votre attention n'a-t-elle pas été éveillée
par la maladie d'une jeune ouvrière qui sortit
de la maison Denis, malade de frayeur ?

R. Oui.

D. Avez-vous su que quelques attouchements
immoraux, quelques attentats aux mœurs aient
été commis ?

R. On m'a déclaré que la jeune ouvrière qui
avait mal aux yeux, étant allée se coucher avec
la fille Auburger, on avait, pendant la nuit, tiré
violemment les couvertures ; quelque chose s'é-
tait mis sur elle, une main d'abord assez grosse
s'était promené sur son corps, ensuite une main
plus petite

D. Que s'est-il passé dans la visite domiciliaire
qui fut faite avec M. le procureur du roi ?

R. M. de Villeneuve m'assistait ; il se cacha
sans être aperçu. On enleva les lumières. Je revins
doucement, et au bout de cinq minutes je m'a-
perçus, ainsi que mon collègue, que la fille Au-
berger, qui était couchée, se leva à demi sur son
séant, et cria trois fois : « Ah ! ah ! ah ! » Nous
lui dites : « Cette fois, nous vous y prenons. »
Mais elle nia.

D. Pourquoi cette fille était-elle couchée ?

R. Parce qu'elle était encore souffrante d'un
coup violent qu'elle avait reçu, et qu'on attribua-
it, comme les autres faits, à une puissance dia-
bolique.

D. La demoiselle Denis engageait-elle la fille
Marie Auburger à se donner la discipline ?

R. Je crois qu'oui.

Ici Margnole interrompt sa lettre pour déclai-
rer qu'il a soif, et qu'on a oublié le verre d'eau
sucre.

Le Président. — C'est juste. Apportez le chau-
dron.

On apporte un chaudron de zinc fondu que
Margnole avale d'un trait. Tout-à-coup il fait
une grimace et retire de sa bouche un paquet de
fils de fer.

— Qui est-ce qui a mis des cheveux là-de-
dans, s'écrie-t-il furieux ? (Tout le monde rit).

(1) Extrait du Censeur, 6 et 7 décembre 1847.

Le Président. — Ce n'est pas moi ; je suis
chauve.

L'avocat. — C'est, c'est, c'est, sans, sans, sans
doute....

Une voix. — Tiens ! on ne lui a donc pas cou-
pé la langue ?

Le Président. — Si, si fait ; mais la langue
des avocats ça repousses.... Cré nom ! où est
Maniquet ? Avocat du tonnerre du diable, a...
a... accouchez. (Sentiment général de commi-
sération).

L'avocat, qui en veut au diable à trois têtes.
— C'est celui-là, les trois têtes, qui a mis les
cheveux dans le chaudron !

Une voix. — Il parle correctement, méfiez-
vous ; il y a quelque mensonge....

L'avocat. — Quand, quand, quand, c'est la
vérité....

A droite. — Assez ! à la cheminée !

Le Président. — Trois têtes, expliquez-vous.
Vos cheveux sont-ils complets ?

Les trois têtes. — Est-ce que je tiens une
comptabilité capillaire ?

De tous côtés. — C'est lui ! c'est lui. En accu-
sation.

Un énorme démon. — Je propose qu'on l'exé-
cute d'abord, on le jugera ensuite. (Adopté !
adopté !)

Le Président. — Je me range à cet avis, d'au-
tant mieux qu'il n'y a pas eu depuis longtemps
d'exécution capitale. (Bien ! Mais en bonne jus-
tice, ce farceur-là n'ayant qu'un crime sur la
conscience, ne peut et ne doit se laisser couper
qu'une seule tête, afin qu'il lui en reste deux :
l'une pour se défendre, l'autre pour se réhabili-
ter.

Les trois têtes. — Je remercie le président, et
je lui voterai à l'occasion un roulement de tam-
bour de plus à chaque de ses entrées en séance.

Le Président, saluant. — Bien bon.

Les trois têtes. — Cependant, personne n'est
plus intéressé que moi à la question pendante,
je désire donc consulter mes têtes au sujet de la
décapitation de l'une d'elles. (Parfait !)

Le Président. — Consultez-vous.

Les trois têtes, après un instant de silence. —
C'est fait : deux ont conclu à la décapitation de
la troisième, sous prétexte qu'elle les ennuie
d'un rhume de cerveau persistant (bravo !); cette
troisième naturellement a voté contre. Or en sa
qualité de présidente, et eu égard à ma consti-
tution, elle dispose de deux voix ; ce qui fait
deux contre deux, ou rien. (Désappointement gé-
néral.)

Le Président. — J'ai, en conséquence, le re-
gret d'annoncer qu'il n'y aura pas d'exécution.

Margnole. — Si vous voulez bien le permettre,
je vais continuer la séance du tribunal correc-
tionnel de Lyon. (Oui, oui !)

(La suite au prochain numéro.)

Le docteur Epstein, prestidigitateur, ven-
triloque et physicien, — trinité amusante,
arrive le 22 à l'Alcazar.

Homme étonnant, ce docteur ! Il se fait
tirer dessus à balle, mais un jour on oublie
la baguette dans le fusil, et il la reçoit en
plein ventre, avec le plus beau sangfroid ;
c'est la seule chose qu'il n'ait pas escamotée.

Le Docteur Epstein prévoit et combat
tout, même la chaleur ; les spectateurs sont-
ils altérés ? crac ! ils trouvent des glaces...
dans leurs chapeaux !

CORRESPONDANCE

Tartempion. — Vous êtes méchant, ô Jules-Lander-
mol, mais trop spirituel pour que je vous en veuille.
A défaut de nos colonnes, je vous ouvre mes bras. —
Allez, et ne me bêchez plus, pêcheur. — E. O.

E. V. — Papillon qui ne sait d'où il vient et mourra
sur une fleur ignorée. Quant au sonnet, sa place est au
cimetière.

Jean. — Ne touchons pas aux bêtes malsaines ; auriez-
vous été mordu ? — Au reste, nous nous sommes imposé
la loi de n'entamer aucune polémique.

Jules Vial. — Prochainement nous annoncerons que
l'ÉTOILE DU PLAISIR donnera un grand bal d'été chez
M. Godin, à Cuire, le 22 courant.... Tiens, je crois que
c'est fait.

A. V. — Trop long et trop diffus.

Ruy. — Vos vers ne peuvent aller, il leur manque
trop de pieds.

Serl... — Trop Parisien ; nous sommes Lyonnais
avant tout.

Le Gérant responsable, P. DÉCHAUT.

LYON. IMP. DE V. LÉPAGNEZ ET FILS, PET. RUE DE CUIR.